

440

III

MARC'HEG AR ROUE¹.

I.

Etre Lorgnez ha marc'hek Lez-Breiz
A zo bet tonket eunn emgann reiz.

Doue ra rai gonid d'ar Breizad,
Ha d'ar re zo er ger kelou mad.

Ann otrou Lez-Breiz a lavare
D'he floc'hig iaouang, eunn deiz a oe.

— Dihun, va floc'h ; ha sav alese ;
Ha ke da spura d'in va c'hleze ;

Va zokhouarn, va goaf ha va skoed,
D'ho rusia e goad ar C'hallaoued.

Gand skoazel Doue ha ma diou-vrec'h,
Me ho savo c'hoaz hirio d'ann ec'h !

— Va otrou mad, d'i-me leveret :
Ha d'ann emgann d'hoc'h heul na inn ket ?

— Ha petra lavarfe da vamm ger,
Ma na zistrofez ket mui d'ar ger ?

Pa redfe da c'hoad war ann douar,
Piou lakefe termen d'he glac'har ?

— Han Doue ! otrou, ma em c'haret,
D'ann emgann c'hui va losko monet.

¹ Ce morceau est le seul du poème qui ait paru dans la première et dans la seconde édition de ce recueil ; je le publie aujourd'hui d'après une version beaucoup plus complète.

144

III

LE CHEVALIER DU ROI.

I.

Entre Lognez et le chevalier Lez-Breiz a été convenu un combat en règle.

Que Dieu donne la victoire au Breton, et de bonnes nouvelles à ceux qui sont au pays.

Le seigneur Lez-Breiz disait à son jeune écuyer, un jour :

— Éveille-toi, mon page ; et te lève ; et va me fourbir mon épée ;

Mon casque, ma lance et mon bouclier ; que je les rougisse au sang des Gaulois (des Franks).

Avec l'aide de Dieu et de mes deux bras, je les ferai sauter encore aujourd'hui !

— Mon bon seigneur, dites-moi : n'irai-je pas au combat à votre suite ?

— Que dirait ta pauvre mère, si tu ne revenais pas à la maison ?

Si ton sang venait à couler sur la terre, qui mettrait un terme à sa douleur ?

— Au nom de Dieu ! seigneur, si vous m'aimez, vous me laisserez aller au combat.

¹ Lez-Breiz semble ici faire un retour sur lui-même, et se souvenir de sa propre mère morte de chagrin en ne le voyant pas revenir au manoir. (V. le chant 1^{er}.)

112

N'am euz ked aoun rog ar C'hallaoued
Kriz eo va c'halon, va d'ar lemmet.

Beza drouk gand ann neb a garo,
Elec'h m'a eot me a ielo ;

Elec'h m'a eot me a ielo ;
'Lec'h m'a vrezelot, me 'vrezelo. —

II.

Monet eure Lez-Breiz d'ann emgann
Nemed he floc'hig iaouank gant-han.

Santez Anna 'r vor pa erruaz,
Tre 'barz enn iliz hen a iez.

— Itron santez Anna benniget ;
Iaouankig e teuz d'ho kwelet ;

Ne oann ked ugent vloaz achuet ;
Hag e ugent stourmad e oann bet,

Hag ho holl hon euz ho gonezet,
Dre ho kennerz, itron benniget.

Mar dann-me c'hoaz war va c'hiz d'ar vro,
Mamm santez Anna, me ho kopro.

Me a raio d'hoc'h eur gouriz koer
A raj teir zro endro d'ho moger,

Ha teir d'hoc'h iliz, teir d'ho pered ;
Ha teir d'ho touar ; pa venn digouet ;

Hag eur banniel voulouz-satin-gwenn,
Eunn troad olifant flour d'he dougen,

Ha selz kloc'h arc'hant a roinn ouspenn
A gano ge, noz-dez, war ho penn.

445

Je n'ai pas peur des Gaulois ; mon cœur est dur, tranchant
mon acier.

Qu'on y trouve à redire ou non, où vous irez, j'irai moi-même ;

Où vous irez, j'irai moi-même ; où vous combattrez, je combattrai. —

II.

Lez-Breiz allait au combat, son jeune page avec lui pour toute suite.

En arrivant à Sainte-Anne d'Armor, il entra dans l'église.

— O sainte Anne, dame bénie ; je vins bien jeune vous rendre visite ;

Je n'avais pas vingt ans encore ; et j'avais été à vingt combats,

Que nous avons gagnés tous par votre assistance, ô dame bénie !

Si je retourne encore au pays, mère sainte Anne, je vous ferai un présent.

Je vous ferai présent d'un cordon de cire qui fera trois fois le tour de vos murs,

Et trois fois le tour de votre église, et trois fois le tour de votre cimetière, et trois fois le tour de votre terre, arrivé chez moi.

Et je vous offrirai une bannière de velours et de satin blanc, avec un support d'ivoire poli.

De plus, je vous donnerai sept cloches d'argent qui chanteront gaiement nuit et jour sur votre tête.

444

Ha teir gwech ez inn war va daoulin
Da gerc'hat dour evit ho pinsin.

— Ke d'ann emgann, ke, marc'hek Lez-Breiz :
Mont a rann-me gen-oud-de ivez. —

III.

— Klevet-hu ? 'ma Lez-Breiz o tonet
Gant-han eur strollad hag hen fardet !

Ha ! dindan han eunn azenik gwenn
Eur c'habestrik kanab enn he benn,

Hag eur floc'h bihan enn he gichen ;
Hag hen, hervez ar vrud, eur gwall-zen. —

Floc'h bihan Lez-Breiz dal' m'ho gwelaz,
Tost-oc'h-tost d'he vestr en em riblaz :

— Sellet-ha ! Lorgnez o tont enn hent !
Eur stroll marc'heien 'nn he ziagent.

Eur stroll marc'heien adren he gein :
Dek zo, ha deg all, ha deg ouspenn !

Ma int o tigout gand ar c'hoad kesten :
Beac'h a vo, mestr paour, en em zifenn.

— Gwelet pet zo anezho rit-te,
Pa ho devo tanvet va dir-me.

Stok da gleze, floc'h, ouz va c'hleze,
Ha deomp-ui arog enn ho bete. —

IV.

— Ha ! de-mad d'id-de, marc'hek Lez-Breiz

— Ha ! de-mad d'id-de, marc'hek Lorgnez.

115

Et j'irai trois fois, à genoux, puiser de l'eau pour votre bénitier.

— Va au combat, va, cheval Lez-Breiz; j'y vais avec toi. —

III.

— Entendez-vous? voilà Lez-Breiz qui arrive; il est suivi sans doute d'une armée bardée de fer.

Tiens! il monte un petit âne blanc dont la bride est un licou de chanvre;

Il a pour toute suite un petit page: mais on dit qu'il est un terrible homme! —

Le jeune écuyer de Lez-Breiz, en les voyant, se serra de plus en plus contre son maître.

— Voyez-vous! c'est Lorgnez qui vient; une troupe de guerriers devant lui;

Une troupe de guerriers derrière lui; ils sont dix, et dix, et puis dix encore.

Les voilà qui arrivent au bois de châtaigniers: nous aurons, mon pauvre maître, bien de la peine à nous défendre.

— Tu iras voir combien ils sont quand ils auront goûté mon acier.

Frappe ton épée, écuyer, contre mon épée, et marchons à eux. —

IV.

— Hé! bonjour à toi, chevalier Lez-Breiz.

— Hé! bonjour à toi, chevalier Lorgnez.

446

— Ila deut oud da unan d'aun emgann?
 — N'onn ked deut d'ann emgann ma unan;

D'ann emgann ma unan ne dann ket,
 Santez Anna zo gan-in kevred.

— Dont a rann-me aberz va roue
 Da lemel digan-id da vuhe.

— Ke war da c'hiz! lavar d'az roue
 Me ra fae out-han, 'vel anoud-de,

Me ra fae out-han 'vel anoud-de,
 'Vel deuz da gleze, 'vel deuz da re.

Ke da Baris, emesk ar merc'hed,
 Da zougen da zillad alaouret;

Hend-all, e likinn da c'hoad ken ien
 Ha ma 'z eo ann houarn pe ar men.

— Marc'hek Lez-Breiz, d'i-me leveret :
 E pe goad e m'oc'h-hu bet ganet?

Distera mevel zo em banden
 A lemfé ho tok diwar ho penn. —

Lez-Breiz, dal'm'en devez he glevet,
 He gleze braz en deuz diwennet :

— Ma ne t'euz ked anavet ann tad,
 Me rai d'id anaout ar mab anat! —

V.

Lean koz ar c'hoad war dreuz he gell,
 Da floc'h Lez-Breiz a lavare hel :

— Tiz zo war-n-hoc'h o red(ger c'hoad!
 Sotret hoc'h harnez gand poultr ha goad;

147

— Est-ce que tu viens seul au combat ?

— Je ne viens pas au combat seul ;

Au combat seul je ne viens pas, sainte Anne est avec moi,

— Moi, je viens de par mon roi t'ôter la vie.

— Retourne sur tes pas ! va dire à ton roi que je me moque de lui comme de toi,

Que je me moque de lui comme de toi, comme de ton épée, comme des tiens.

Retourne à Paris, au milieu des femmes, y porter tes habits dorés ;

Autrement, je rendrai ton sang aussi froid que le fer ou la pierre.

— Chevalier Lez-Breiz, dites-moi : en quel bois avez-vous été mis au jour ?

Le dernier valet de ma suite ferait sauter votre casque de dessus votre tête. —

A ces mots, Lez-Breiz tira sa grande épée :

— Si tu n'as pas connu le père, je te ferai bien connaître le fils ! —

V.

Le vieil ermite du bois, debout sur le seuil de sa cabane, parlait ainsi amicalement à l'écuyer de Lez-Breiz :

— Vous courez bien vite à travers le bois ! votre armure est souillée de fange et de sang.

448

Deuet, mabik, tre em minic'hi ;
Deuet da ziskuiz ha da walc'hi.

— Ne ked dare diskuiz ha gwalc'hi ;
Nemed kaout eur feunteun, heb si ;

Kaout dour dreman d'am mestr iaouank
Hag hen kouezet enn emgann skuiz-stank ;

Trizek soudard lazet dindan han,
Marc'hek Lorgnez lazet da gentan !

Ha m'em euz diskaret kement-all ;
Lammout kuit ho deuz gret ar re-all. —

VI.

Breizad enn he galon na vize,
Neb awalc'h he galon na c'hoarze,

O welet ar ieot glaz ruiet
Gand goad ar C'hallaoued milliget.

Ann otrou Lez-Breiz, enn he gaonse,
O tiskuiza, out ho a zelle.

Kristen enn he galon na vize,
E Santez Anna, neb na welze,

O welet ann iliz o leiza
Gaud daoulagad Lez-Breiz o wela,

War he zaoulin, o wela Lez-Breiz,
O trugarekat gwir-warez Vreiz.

— Trugarekat ! mamm Santez Anna !
C'hui hoc'h euz gonezet ann tol-ma ! —

149

Venez, mon enfant, dans mon ermitage ; venez vous reposer
et vous laver.

— Ce n'est pas le moment de se reposer et de se laver,
mais, certes, de trouver une fontaine ;

De trouver de l'eau par ici pour mon jeune maître, tombé
au combat, épuisé de fatigue ;

Treize guerriers tués sous lui ; le chevalier Lorgnez tué tout
le premier !

Et moi, j'en ai abattu autant ; les autres ont pris la fuite. —

VI.

Il n'eût pas été Breton dans son cœur, celui qui n'aurait pas
ri de tout son cœur,

En voyant l'herbe verte rougie du sang des Gaulois maudits.

Le seigneur Lez-Breiz, assis auprès, se délassait en les
regardant.

Il n'eût pas été chrétien dans son cœur, celui qui n'eût pas
pleuré à Sainte-Anne,

En voyant l'église mouillée de larmes qui tombaient des
yeux de Lez-Breiz,

De Lez-Breiz pleurant, à genoux, en remerciant la vraie pa-
tronne la Bretagne.

— Grâces vous soient rendues, ô mère sainte Anne ! C'est
vous qui avez gagné cette victoire ! —

130

VII.

Da zerc'hel koun mad deuz ann emgann,
Ma bet savet ar barzonek-man ;

Ra vezo kanet gant tud a Vreiz
Enn enor d'ann otrou mad Lez-Breiz !

Ra vezo kanet pell tro-war-dro,
Da lakat laouen holl dud ar vro !

151

VII.

En souvenir durable du combat, a été composé ce chant ;

**Qu'il soit chanté par les hommes de la Bretagne en l'honneur
du bon seigneur Lez-Breiz !**

**Qu'il soit longtemps chanté partout à la ronde, pour réjouir
tous les hommes du pays !**

452

IV

MORIAN AR ROUE.

I.

Roue ar C'hallaoued lavare
Da otrounez he lez, eur mare :

— Hen-nez a otreo d'in gwir feiz
A zeuio abenn eveuz Lez-Breiz.

C'hoari enep d'i-me; na ra ken,
Kerkouls ha laza va marc'heien. —

Morian ar roue dal' n'he glevaz
Dirag tal ar roue a zavaz :

— Otrep, otrou, a riz d'hoc'h gwir feiz,
Ha testou a brofiz aliez;

Hogen pa vennit, hirio ann deiz,
Test a brofinn c'hoaz marc'hek Lez-Breiz.

Ma na gasann d'hoc'h warc'hoaz he benn,
Da eo d'in kas ma hini laouen. —

II.

Floc'hik Lez-Breiz, antronoz-beure,
A rede d'he gaout aonik-tre :

— Moriau ar roue a zo deuet,
Hag ho ticheka en devez gret.

— Mar ma dicheka en devez gret,
Monet war he zicheg a ro red.

— Otrou kez, na ouzoc'h ked eta?
Dre ardou ann diaol c'hoari a ra.

IV

LE MAURE DU ROI.

I.

Le roi des Gaulois (des Franks) disait aux seigneurs de sa cour, un jour :

— Celui-là me rendra un hommage véritable qui viendra à bout de Lez-Breiz.

Me combattre ; il ne fait pas autre chose, et tuer mes guerriers. —

Quand le Maure du roi entendit ces paroles, il se leva, en face du roi :

— Seigneur, je vous ai rendu un hommage véritable, et je vous ai souvent donné des garants ;

Mais puisque vous le voulez, aujourd'hui, le chevalier Lez-Breiz me servira de garant nouveau.

Si je ne vous apporte pas sa tête dès demain, je vous apporterai la mienne avec plaisir. —

II.

Le lendemain de grand matin, le jeune écuyer de Lez-Breiz courait trouver son maître, tout tremblant :

— Le Maure du roi est venu, et il vous a défié.

— S'il m'a défié, il faut que je réponde à son défi.

— Cher seigneur, vous ne savez donc pas ? c'est avec les charmes du démon qu'il combat.

— Mar dre ardou ann diaol e c'hoari,
Dre gennerz Doue c'hoariomp-ni !

Ke prim da sterna va marc'h du d'i,
Keit ha ma venn oc'h am harnezi.

— Sal-ho-kraz, otrou, ma em c'hredet,
War ho marc'h du na c'hoariot ket.

Tri marc'h zo er roue-marchosi ;
C'hui po ann dibab anezho zri.

Ha mar da eo d'hoch va c'hlevet-me,
Diskulia d'hoch eur rin a rinn-me.

Gand eur c'hloarek koz 'm euz he glevet,
Eunn den Doue, mar zo war ar bed :

Ar balafrez gial na gemerfet,
Nag ar balafrez gwenn ken-neubet ;

Ar balafrez gwenn na gemerfet,
Ann hini du na lavarann ket ;

Hen-nez a zo e-kreiz etre-z-he ;
Hag he zoner, Morian ar roue :

Ma em c'hredet, kemeret anéan
Evit monet d'ann emgann gant han.

Pa zeuio ar Morian tre er zall,
E toló d'ann douar he vantal.

Tolet ked ho mantal d'ann douar,
Hogen leket anezhi war var.

Mar laka he zillad war ho re,
Dont a rai ar ronf du kre-oc'h-kre.

Ha pa zeuio war-n-hoc'h ar ronf du,
Gand prenn ho koaf he kroaza 'reot lu ;

— S'il combat avec les charmes du démon, nous combattons, nous, avec l'aide de Dieu !

Va vite m'équiper mon cheval noir, tandis que je serai à me revêtir de mes armes.

— Sauf votre grâce, seigneur, si vous m'en croyez, vous ne combattrez pas sur votre cheval noir.

Il y a trois chevaux dans l'écurie royale ; vous pourrez choisir entre eux trois.

Maintenant, s'il vous plaît de m'écouter, je vous apprendrai un secret.

C'est un vieux clerc qui me l'a enseigné, un homme de Dieu, s'il en est un au monde.

Vous ne prendrez pas le cheval bai, ni le cheval blanc non plus ;

Vous ne prendrez point le cheval blanc ; le cheval noir je ne dis pas ;

Celui-là est placé entre les deux autres, et c'est le Maure du roi qui l'a dompté.

Si vous m'en croyez, prenez celui-là pour aller vous battre avec lui.

Quand le Maure entrera dans la salle, il jettera son manteau à terre.

Pour vous, ne jetez pas votre manteau à terre, mais suspendez-le.

Si vous mettez vos habits sous les siens, la force du noir géant doublera.

Quand le noir géant s'avancera pour vous attaquer, vous ferez le signe de la croix avec le fût de votre lance ;

456

Ila neuze pa lammo foll ha ter,
C'hui lakai ho koaf d'hen digemer.

Dre nerz ho tiou vrec'h hag ann Drinded ;
Ho koaf enn ho torn na vreo ket. —

III.

He c'hoaf enn he zorn na vrez ket,
Dre nerz he ziou vrec'h hag ann Drinded !

He c'hoaf enn he zaouarn na flache,
Pa varc'heke 'nn eil deuz egile ;

Pa varc'hekent er zal, tal-oc'h-tal,
Beg-oc'h-beg ho goafou herrus-dall ;

Herrus-dall ho c'hezeg o froennat,
O'n em danta ken a strinke goad ;

Ar roue gall, hag hen kadoret,
Gand he dudchentil-veur o sellet,

O sellet hag o lavaret : « Dalc'h,
Dalc'h mad ! morvran du ! gra gand ar voualc'h ! »

Pa lamme gant-han a ronf ken ter
Evel ann tourmant gand al lester.

He c'hoaf enn he zorn na flachaz ket ;
Goaf ar Morian brevi e deuz gret.

Ken a oa goaf ar ronf skiriennet,
Hag hen enn eunn tol skarz divarc'het ;

Ila pa oant war droad war al leur-zi
Diarbenna reont gand distalm kri ;

Ila gand ar c'hleze en em fustont
Ken a grene 'r vuriou gand ar spont ;

157

Puis, quand il foudra sur vous furieux et plein de rage, vous le recevrez avec le fer.

Avec l'aide de vos deux bras et de la Trinité, votre lance ne se rompra pas dans vos mains. —

III.

Sa lance ne se rompit pas dans ses mains, avec l'aide de ses deux bras et de la Trinité !

Sa lance en ses mains ne branlait pas, quand ils chevauchèrent l'un contre l'autre ;

Quand ils chevauchaient dans la salle, front contre front, fer contre fer, leurs lances rapides-aveugles en arrêt.

Rapides-aveugles leurs coursiers hennissants, s'entre-mordant à faire jaillir le sang ;

Le roi frank, assis sur son trône, regardant avec ses nobles,

Regardant et disant : « Tiens, tiens bon, noir corbeau de mer ! plume ce merle ! »

Quand le géant l'assaillait furieux, comme la tempête le corsaire.

Sa lance en ses mains ne branlait pas ; et ce fut celle du Maure qui se brisa.

La lance du Maure vola en éclats, et il fut démonté violemment ;

Et lorsqu'ils furent à pied tous deux, ils fondirent l'un sur l'autre avec rage ;

Et ils se donnèrent de tels coups d'épée, que les murs tremblaient d'épouvante ;

458

Ha ken a dole tan ho armou
Evel houarn ru war anneau.

Ken a gavaz ann tu ar Breton,
Ha' blantaz he glenv enn he galon ;

Ken a gouezaz Morian ar roue,
Hag he benn gand al leur a stoke.

Ha Lez-Breiz, pa 'n deveuz her gwelet,
He droad war he gof en deuz laket ;

Hag he c'hoaf digant han a dennaz ;
Ha penn ar Morian braz a droc'haz.

Ha penn ar Morian pa oe troc'het,
Deuz penn he zibr en deuz he staget.

Deuz penn he zibr en deuz he staget
Dre he varo louet ha nezet.

Hag he gleze goadek pa welaz,¹
Pella ma hallaz hen he dolaz.

— Fae eo gan-in dougen eur c'hleze
Sotret e goad Morian ar roue ! —

Hag hen da bignat war he varc'h feul,
Hag e-mez, gand he floc'hik d'he heul ;

Ha d'ar ger evel ma oe digouet,
Penn ar Morian en deuz distaget ;

Hag euz he zor en deuz he staget,
Da rei da zellet d'ar Vretoned.

Euzuz zell ! du he zremm, gwenn he zent ;
Ken a sponte neb a oa enn hent,

Neb a oa enn hent hag a zelle
Ouz he vek digor a vadaille.

Et que leurs armes jetaient des étincelles comme le fer rouge sur l'enclume.

Enfin le Breton, trouvant le joint, enfonça son épée dans le cœur du géant.

Le Maure du roi tomba : et sa tête rebondit sur le sol.

Lez-Breiz, voyant cela, lui mit le pied sur le ventre ;

Et en retirant son épée, il coupa la tête du géant maure.

Et quand il eut coupé la tête du Maure, il l'attacha au pommeau de sa selle.

Il l'attacha au pommeau de sa selle par la barbe qui était grise et tressée.

Mais voyant son épée ensanglantée, il la jeta bien loin de lui.

— Moi, porter une épée souillée dans le sang du Maure du roi ! —

Puis il monta sur son cheval rapide, et il sortit, son jeune écuyer à sa suite ;

Et quand il arriva chez lui, il détacha la tête du Maure ;

Et il l'attacha à sa porte, afin que les Bretons la vissent.

Hideux spectacle ! Avec sa peau noire et ses dents blanches, elle effrayait ceux qui passaient,

Ceux qui passaient et qui regardaient sa bouche ouverte qui bâillait.

160

Ken a lavare ar varc'heien :
— Ann otrou Lez-Breiz a zo eunn den ! —

Hag ann otrou Lez-Breiz, a-neuze,
A lavare ive evelse :

— E ugent stourmad ed on-me bet,
Hag ugent mil den am euz trec'het ;

Ha biskoaz n'am boe kement a boan
Evel o c'hoari deuz ar Morian.

Itron santez Anna, va mamm ger,
C'hui a ra burzudou em c'henver !

Me a zavo d'hoc'h eunn ti-bedi,
War grec'h, etre Leger hag Indi ¹. —

Evuruz, evuruz ann ti
E-tre beg Leger hag Indi !

(*Diouganon Gwenc'hlan.*)

Or, les guerriers disaient : — Le seigneur Lez-Breiz, voilà un homme ! —

Et le seigneur Lez-Breiz, alors, parlait lui-même ainsi :

— J'ai assisté à vingt combats, et j'ai vaincu vingt mille hommes ;

Eh bien , je n'ai jamais eu autant de mal que m'en a donné le Maure.

Dame sainte Anne, ma chère mère, que vous faites de merveilles à mon occasion !

Je vous bâtirai une maison de prière, sur la montagne, entre le Leguer et l'Indi¹. —

¹ « Heureuse, heureuse la maison bâtie entre l'embouchure du Leguer et la rivière d'Indi ! » avait dit autrefois le barde Gwenc'hlan.

V

AR ROUE.

Ann otrou Lez-Breiz, eunn deiz a oue,
A iee enn arbenn d'ar roue ;

Enn arbenn d'ar roue d'ann emgann¹,
Pemp mil marc'hek mad a du gant han.

Hag endra ma oa o kimiada,
Tan ann taran, tan ar foultrusa !

Hag he floc'h kloutat dal'm' arvestaz,
Prederia enn droug a reaz :

— Enn han doue ! mestr, chommet er ger ;
Eur gwall zevéz hiriou a gijer !

— Chomm er ger, va floc'h, ne ballann ket,
Pa 'm euz laret mont, renkann monet !

Ha monet a rinn tra vo buhez,
Buhez euaouet ebarz am c'hreiz,

Ken a zalc'hinn kalon roue 'nn-argoad
E-tre ann douar ha sol va zroad. —

C'hoar Lez-Breiz, kerkent ha m'her gwelaz,
Gand kabestr marc'h he breur a zaillaz :

— Va breur, va breur ker, ma em c'haret,
D'ann emgann hiriou na eot ket ;

Nemed d'ar maro na afac'h ze !
Ha petra vo ann omp goude-ze ?

¹ Ce combat eut lieu sur les bords de l'Ellé, dans la paroisse de Priziak.

165

V

LE ROI.

Ce jour-là, le seigneur Lez-Breiz allait à l'encontre du roi lui-même ;

A l'encontre du roi pour le combattre, suivi de cinq mille braves hommes d'armes à cheval.

Or, comme il allait partir, voilà un coup de tonnerre, de tonnerre des plus épouvantables !

Son doux écuyer, y prenant garde, en augura mal :

— Au nom du ciel ! maître, restez à la maison ; ce jour s'annonce sous de fâcheux auspices !

— Rester à la maison ! mon écuyer ; c'est impossible ; j'en ai donné l'ordre, il faut marcher !

Et je marcherai tant que la vie, que la vie sera allumée dans ma poitrine,

Jusqu'à ce que je tiennle cœur du roi du pays des forêts¹, entre la terre et mon talon. —

La sœur de Lez-Breiz voyant cela, sauta à la bride du cheval de son frère :

— Mon frère, mon cher frère, si vous m'aimez, vous n'irez point aujourd'hui combattre ;

Ce serait aller à la mort ! et que deviendrons-nous après ?

¹ La France, par opposition aux côtes de l'Armorique.

« Morvarc'h gwenn war ann od a welann ;
Eunn aer vraz divent endro d'ezhan ;

« Endro d'he ziousker dren daou skoulm gwall,
Hag endro d'he vouelou tri skoulm all,

« Daou endro d'he ziousker ha d'he c'houg ;
Hed he vrusk em stlej, hen gor, heu moug.

« Ken a zav war he dreid ar marc'h kez,
Hag a-dreuz penn, e tant chig ar gwez ;

« Hi a vadaill, a dreflemm ru goad,
Ha dibuna' ra o c'houibanat ;

« Ken a glev he aered, hag e lamm :
Tec'h kuit, dispar, unik ! tec'h dinam ! »

— Bez a C'hallaoued pez a garo !
Me na derc'hann ket rog ar maro ! —

Ne oa ket peurlavaret he c'her,
Ha pa oa pellik, pell deuz ar ger.

¹ Ce mot est formé des mots *mor*, mer, et *marc'h* (en construction *varc'h*), cheval, comme le nom de *Morvan-Les-Breiz* l'est de *mor*, mer et de *man* (en construction *ran*), formé, par extension, personne. (V. le Gonidec.)

« Je vois sur le rivage le blanc cheval de mer ¹ ; un serpent monstrueux l'enlace,

« Enlace ses deux jambes de derrière de deux anneaux terribles, et ses flancs de trois autres anneaux,

« Et ses jambes de devant et son cou de deux autres encore, et il monte le long de son poitrail, il le brûle, il l'étouffe.

« Et le malheureux cheval se dresse debout sur ses pieds, et renversant la tête de côté, il mord la gorge du monstre :

« Le monstre bâille ; il agite son triple dard rouge comme du sang, et déroule ses anneaux en sifflant ;

« Mais ses petits l'ont entendu, ils accourent : fuis ! la lutte est inégale, tu es seul. Oh ! fuis, sain et sauf ! »

— Qu'il y ait des Franks par milliers ! je ne fuis pas devant la mort ! —

Il n'avait pas fini de parler, qu'il était déjà loin, bien loin de sa demeure.

¹ Symbole des Bretons armoricains et de leur chef lui-même. (V. plus haut, p. 53.) La jeune fille fait ici preuve de ce bon sens précautionneux naturel aux femmes, et qui passait pour don de prophétie dans les sociétés primitives.

166

VI

AL LEAN.

I.

Pa oa kousket lean koád Hellean,
Tri zol war he zor a skoaz unan.

— Lean mad digoret ann nor d'in,
M'am bo minic'hi a vinic'hinn.

Ma ann avel kriz diwar vro-C'hall,
Pa na vresk ha Joen gwez na chatal ;

Ma ann avel garo diwar vor
N'ed eo két brao bout e toull ann or.

— Na piou oc'h a skoit war va dor,
Da hanter-noz o c'houlenn digor ?

Am anavout mad a eure Breiz ;
E deiz he anken me oa Lez-Breiz.

— Ma dor d'hoc'h-hu na zigorinn ket ;
Klevout m'oc'h eur gelen, am euz gret ;

Klevout m'och eur gelen am euz gret,
Hag eneb d'ar roue benniget.

— Gelen, Doue zo test ! n'em onn ket
Na trubard a hent-all, ken-neubed.

Va malloz a roann d'ann drubarded,
Ha d'ar roue ha d'ar C'hallaoued,

Ho zeod a doll c'houez evel teod ki,
C'houez a splui 'vel c'houez re o leski.

167

VI

L'ERMITE.

I.

Comme l'ermite du bois d'Helléan ¹ dormait, on frappa trois coups à sa porte.

— Bon ermite, ouvrez-moi la porte ; je cherche un asile où me retirer.

Le vent souffle glacé du côté du pays des Franks : c'est l'heure où les troupeaux et même les bêtes sauvages ont cessé d'errer çà et là.

Le vent souffle glacé du côté de la mer ; il n'est pas bon d'être dehors.

— Qui êtes-vous, qui frappez à ma porte à cette heure de minuit et qui demandez à entrer ?

— La Bretagne me connaissait bien ; au jour de son angoisse j'étais *Lez-Breiz* (la hanche de la Bretagne).

— Je ne vous ouvrirai pas ma porte ; vous êtes un séditieux, je l'ai oui dire ;

Vous êtes un séditieux, je l'ai oui dire ; vous êtes l'ennemi du roi béni.

— Je ne suis pas un séditieux, j'en prends Dieu à témoin, ni un traître non plus.

Maudits soient les traîtres, et le roi, et les Franks !

Leur langue sue, comme la langue du chien, une sueur qui fait trou comme la sueur des damnés.

¹ Ce bois faisait autrefois partie de l'immense forêt de Brecilien ; il n'en reste plus que le nom.

Va malloz a roann d'ann drubarded !
Paneved-ho am be gonezet.

— Mab-den, mir na villigi morse
Kar na diskar na den evelse ;

Na dreist-ann-holl ann otrou roue,
Rag eolet e ma bet gand Doue.

— Eolet gand' Doue ne ma ket bet :
Eolet gand ann diaol ne larann ket.

Eolet gand Doue ne ma ket bet
Neb a wast douar ar Vretoned :

Illogen pez a zeu a-berz ann Diaol
A zistro, vad, da houarna ¹ Pol,

Da houarna Pol-goz, a zistro,
Ile droad gant han dishouarn ato.

Lean koz digoret ann nor d'in,
M'am bezo eur men hag azeinn !

— Va dor d'hoc'h-hu na zigoriun ket,
Trouz am befe gand ar C'hallaoued.

— Lean koz digoret ann nor d'i,
P'a-hent-all m'he zol ebarz ann ti. —

Al lean koz dal'm' en deuz klevet
Sevel deuz he wele en deuz gret ;

Hag eur boudik rousken enaouaz,
Ila da zigor ann nor a eaz.

Hogen, pa oa ann nor digoret,
Argila gand spont en deveuz gret,

¹ Dans les traditions bretonnes, le diable a les pieds cornus et ferrés en argent, mais il perd toujours un de ses fers.

Maudits soient les traîtres, sans eux j'aurais remporté la victoire.

— Fils de l'homme, garde-toi de maudire jamais ni ami, ni ennemi, ni personne ainsi ;

Ni par-dessus tout le seigneur roi, car il est l'oïnt de Dieu.

— L'oïnt de Dieu, il ne l'est pas ! l'oïnt du démon, je ne dis pas.

L'oïnt de Dieu, il ne l'est pas celui qui ravage la terre des Bretons.

Mais l'argent qui vient du démon se dépense pour ferrer Pol¹ ;

Se dépense pour ferrer le vieux Pol, et toujours il est dé-ferré².

Vieil ermite, ouvrez-moi, que j'aie une pierre où m'asseoir.

— Je ne vous ouvrirai pas ma porte ; les Franks me chercheraient querelle.

— Vieil ermite, ouvrez-moi la porte, ou je la jette dans la maison. —

Le vieil ermite entendant ces paroles, sauta à bas de son lit ;
Et il alluma une petite torche de résine, et il alla ouvrir la porte.

Or, quand la porte fut ouverte, il recula épouvanté.

¹ C'est le nom qu'on donne au diable en Bretagne.

² C'est-à-dire : bien mal acquis ne profite pas.

O welet o tonet eunn tasman
Ile benn etre he zaouarn gant-han ;

Leun a c'hoad ha 'dan he zaoulagad,
O troidella euzuz anat.

— Tevet, kristen koz, na spontet ket ;
Ann Otrou Doue liou en deuz roet,

Ann Otrou Doue liou en deuz roet
D'am dibenna berr, d'ar C'hallaoued,

Ha liou a ra breman ive d'hoc'h
D'am daspenna, mar plijfe gan-e-hoc'h,

Abalamour ma oenn truezuz
E kever va zud ha damantuz.

— Mar ro d'in liou ann Otrou Doue
D'ho taspenna, mar plij gan-i-me,

Abalamour e oec'h truezuz
E kever ho tud ha damantuz ;

Ra viot-hui, va map, daspennet
Enn han Doue, Tad, Mab ha Spered ! —

Ha dre nerz euz ann dour benniget,
Ann tasman da zen a zo deuet.

Pa oe deuet ann tasman da zen,
Al lean a gomzaz evelhenn :

— Breman a reot eur binijen,
Eur binijen galet gan-i-men :

Eur zae blom e-pad seiz vloa 'zougfet,
Hag hi kerc'hen ho koug chadennet ;

Ha c'hui a iei peb kreiz-tez war-iun,
Da vid dour da feunteun-beg-ar-run.

En voyant s'avancer un spectre tenant dans ses deux mains sa tête,

Les yeux pleins de sang et de feu, tournoyants d'une manière horrible.

— Silence ! vieux chrétien, ne vous effrayez pas ; c'est le Seigneur Dieu qui l'a permis.

Le Seigneur Dieu a permis aux Franks de me décapiter pour un temps ;

Et maintenant il vous permet à vous-même de me *recapiter*, si vous le voulez,

Parce que j'ai été débonnaire et secourable à mes sujets.

— Si le Seigneur Dieu me permet de vous *recapiter*, selon mon bon vouloir,

Parce que vous avez été débonnaire et secourable à vos sujets ;

Soyez *recapité*, mon fils, au nom de Dieu, Père, Fils et Esprit ! —

Et par la vertu de l'eau bénite, le fantôme devint homme.

Quand le fantôme fut devenu homme, l'ermite parla de la sorte :

— Maintenant vous allez faire pénitence, rude pénitence avec moi ;

Vous porterez pendant sept ans une robe de plomb cadenasée à votre cou.

Et chaque jour, à l'heure de midi, vous irez, à jeun, chercher de l'eau à la fontaine au sommet de la montagne.

472

— Ra vezo gret hervez hoc'h ioul c'hlan,
 'Vel ma leveret, e lavarann. —

Ha pa oe ar seiz vloa tremenet,
 Seul he dreid gand he zae oa kignet :

Ha louet he varv ha bleo he benn,
 Hag he varv o tont war he varlen ;

Hag hen evel eur wezen dero
 Hag a vize seiz vloa zo maro.

Ann neb en divije he welet
 N'en divije he anavezet ;

Nemed eunn itron wenn her greaz,
 O vont ebiou dindan ar c'hoat glaz :

Hag hi sellet out-han, ha gwela :
 — Lez-Breiz, va mab kez, ha te eo'ta !

Deuz ama, va mab paour, deuz ama,
 M'az inn-me raktal d'az tizamma ;

M'az tichedenninn gand va gwentl aor :
 Me eo da vamm, santez Anna 'r vor! —

II.

Ha breman seiz vloa hag eur miz krenn
 Oa he floch d'he glask e peb tac'hen.

Hag he floc'h a lavare 'vel-man,
 O vont gant he hent e koad Hellean :

— Evid me bout lazet he lazer,
 Me am euz kollet va otrou ker. —

Evel pa glevaz e penn ar c'hoat
 Eur marc'h ez-kanvuz o c'houirinat.

475

— Qu'il soit fait selon votre sainte volonté; comme vous le dites, je le dis. —

Quand les sept ans furent révolus, sa robe écorchait ses talons;

Et sa barbe, devenue grise ainsi que la chevelure de sa tête, descendait jusqu'à sa ceinture;

A le voir, on eût dit d'un chêne mort depuis sept ans.

Quiconque l'eût vu ne l'eût pas reconnu;

Il ne le fut que par une dame vêtue de blanc qui passait sous le bois vert :

Elle le regarda et se mit à pleurer : — Lez-Breiz, mon cher fils, est-ce bien toi !

Viens ici, mon pauvre enfant, viens ici que je te décharge bien vite de ton fardeau;

Que je coupe ta chaîne avec mes ciseaux d'or : je suis ta mère, sainte Anne d'Armor. —

II.

Or, il y avait sept ans et un mois que son écuyer le cherchait partout.

Et son écuyer disait ainsi en cheminant par le bois d'Helléan :

— Si j'ai tué son meurtrier, je n'en ai pas moins perdu mon cher seigneur. —

Alors, il entendit à l'extrémité du bois les hennissements plaintifs d'un cheval.

Hag he varc'h kerkent ha ma frondaz,
Aschourinat, o fringal, a reaz.

Hag e penn ar c'hoat pa oe digouet,
Marc'h du Lez-Breiz en deveuz gwelet.

Hag ben enn he stou 'tal ar feunten,
Nag eva na buri n'eure grenn ;

Nemed muza 'nn dirien c'hlaç n'eure ;
Ha gand karn he dreid a ziskrape.

Ha sevel he benn goude eure,
Ha c'houirinat kanvuz adarre ;

Ha c'houirinat kanvuz adarre :
Darn a lavar penoz e wele.

— Ozac'h koz leo, o tont d'ar feunten,
Ha piou a gousk dindan ar voden ?

— Lez-Breiz a zo dindan hi kousket :
Tra vezo Breiz a vezo brudet ;

Dihun a ral e berr o iouc'hal,
Hag a rei ho stal da re Vro-C'hall.

Et le sien, mettant le nez au vent, y répondit en caracolant.

Arrivé à l'extrémité du bois, il reconnut le cheval noir de Lez-Breiz.

Il était près de la fontaine, la tête penchée, mais il ne paisait ni ne buvait ;

Seulement il flairait le gazon vert et il grattait avec les pieds.

Puis il levait la tête, et recommençait à hennir lugubrement.

A hennir lugubrement : quelques-uns disent qu'il pleurait.

— Dites-moi, ô vous, vénérable chef de famille, qui venez à la fontaine, qui est-ce qui dort sous ce tertre ?

— C'est Lez-Breiz qui dort en ce lieu ; tant que durera la Bretagne, il sera renommé ;

Il va s'éveiller tout à l'heure en criant, et va donner la chasse aux Franks ! —

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Il serait curieux de comparer ce poème avec un récit latin du temps, ouvrage d'un religieux frank nommé Ermold le Noir, qui suivit en Bretagne l'armée de Louis le Débonnaire, et qui a chanté sa victoire sur les Bretons. Même esprit, mêmes rôles, mêmes caractères, et souvent mêmes faits. Je ne ferai qu'un rapprochement, mais il est frappant. Après avoir raconté le résultat de l'expédition de Louis le Débonnaire contre Morvan-Lez-Breiz, Ermold le Noir ajoute : « Quand Morvan eut été tué, on apporta sa tête toute souillée de sang à un moine appelé Witchar, qui connaissait bien les Bretons, et possédait sur leur frontière une abbaye qu'il tenait des bienfaits du roi; Witchar la prit entre ses mains, la trempa dans l'eau, la lava, et, en ayant peigné et lissé les cheveux, il reconnut les traits de Morvan ¹. »

L'ermite du poème populaire, qui est évidemment le même que Witchar, prend aussi entre ses mains, comme on l'a vu, la tête de Morvan-Lez-Breiz, et il l'a trempé dans l'eau; mais cette eau est bénite, et sa vertu, jointe au signe de la croix, ressuscite le héros breton. Cependant tous les événements n'ont pas été aussi complètement transformés par le poète populaire, témoin la vengeance que l'écuyer de Morvan tire de la mort de son maître. Ici la tradition le dispute en précision à l'histoire; l'une met le récit de cette vengeance dans la bouche de l'écuyer : « Si j'ai tué, dit-il, son meurtrier, je n'en ai pas moins perdu mon cher seigneur; » l'autre s'exprime de la sorte, avec non moins de laconisme : « Au moment où un guerrier frank, nommé Cosl, tranchait la tête du Breton, l'écuyer de Morvan le frappa lui-même par derrière d'un coup mortel ². »

La sœur de Lez-Breiz peut avoir, comme l'ermite et l'écuyer, son prototype dans l'histoire. L'écrivain frank, à la vérité, lui donne une *femme* et non une *sœur*; mais n'a-t-il pas à dessein confondu l'une et l'autre pour rendre odieux le vaincu? Il est

¹ Is caput extemplo latice perfundit et ornat

Pectine; cognovit mox quoque.

(Ermoldi Nigelli *Carmen de Ludovico pio*. D. Bouquet, t. VI, p. 47.)

² Coslum equo cadens stricto caput abstulit ense...

Murmanis ante comas Coslum percussit eundem.

(*Ibid.*)

477

permis de le penser quand on a lu les vers où il calomnie indignement les Bretons, sous prétexte de peindre leurs mœurs ¹.

Des deux guerriers mentionnés dans le poème populaire, aucun ne se retrouve chez l'auteur latin. Il nous apprend seulement, et son témoignage est corroboré par celui d'Eginhard, que Louis le Débonnaire, ayant conquis Barcelone, fit prisonnier, et retint près de lui pour le servir ², plusieurs des Maures qui habitaient la ville ³. C'était d'ailleurs la mode à la cour des rois de cette époque d'avoir pour officiers des hommes de race noire. Le Maure du poème populaire est donc certainement un personnage historique. L'auteur breton n'est pas moins d'accord avec tous les historiens du neuvième siècle, quand il suspend la tête ensanglantée du vaincu au pommeau de la selle de Lez-Breiz, qui l'emporte comme un trophée; on trouve dans les chroniques du temps mille preuves de la persistance de cet usage barbare ⁴.

Je n'ai pu découvrir aucune allusion à l'autre guerrier dont Lez-Breiz triomphe, et dont le poète populaire a caché le nom sous l'injurieux sobriquet de Lorguez (vilénie). Mais les paroles qu'ou lui met à la bouche sont déjà trop bien celles que les écrivains de cette époque prêtent aux seigneurs franks discourant avec des Bretons, pour qu'il n'appartienne pas à l'histoire. Son titre de *marc'hek* (chevalier), souvent répété dans la pièce et commun à Lez-Breiz lui-même, ne serait pas une raison de douter du fait; car on le trouve employé dans des actes contemporains ⁵, et il doit être pris uniquement dans le sens d'*homme de cheval*, et non de *preux*. Si l'on hésitait à le croire, la couleur blanche du bouclier que le poète breton fait porter, selon un usage du neuvième siècle, constaté par Ermold le Noir, à un des chevaliers qu'il nomme, trancherait toute difficulté ⁶.

¹ Coeunt frater et ipsa soror.

(Ermoldi Nigelli, etc., p. 39.)

² Servitio regis...

(Ermoldi Nigelli *Carmen de rebus gestis Ludovici pii*, lib. 1; ap. Scriptores rerum francicarum et gallicarum, t. VI, p. 23.)

³ Complures Saraceni comprehensi ad præsentiam imperatoris deducti sunt. (Eginhardi *Annales*, *ibid.*, p. 23.)

⁴ Trucidaverunt et capita seorsum posuerunt. (Vita sancti Conwoionis. *Acta Benedict.*, sæc. IV, p. 499.)

⁵ Brezel-Marc'hok testis. (*Cartular. roton.* ad ann. 860. D Morice, t. I, col. 504.)

⁶ Senta candida. (Ermoldus, *ibid.*, p. 42.)

Parmi les faits historiques qui ont simplement servi de point de départ aux inventions populaires, j'indique la disparition du corps de Morvan, enlevé par les Franks; les rapports qu'il eut après sa mort avec le moine Witchar, et sa sépulture, dont l'empereur Louis crut devoir régler lui-même le cérémonial, sans doute afin de dérober sa tombe à la piété rebelle des Bretons. Ceux-ci, les plus superstitieux du moins, s'imaginèrent aisément que, si leur défenseur avait été rappelé à la vie par le moine frank, comme le bruit en courait, il n'avait pu l'obtenir de lui qu'à des conditions aussi dures que celles auxquelles la famille de Morvan et eux-mêmes la recevaient du vainqueur. Ils supposèrent donc qu'il était retenu captif par le moine dans quelque retraite écartée où il subissait, pour prix de la vie, une pénitence très-rude, à laquelle il se soumettait, comme eux-mêmes se soumettaient à la loi de leurs conquérants. Mais au milieu de leurs humiliations et de leurs souffrances acceptées, qu'ils lui faisaient partager avec eux en se personnifiant en lui, ils ne perdaient pas l'espoir. De même qu'ils croyaient au retour d'Arthur, mort en défendant son pays contre les Saxons, trois siècles auparavant, ils crurent que la servitude de Lez-Breiz, ainsi que la leur, aurait un terme, et qu'il reviendrait se mettre à leur tête pour expulser les Franks. De là les recherches entreprises par son écuyer, dans le poème populaire, et la découverte du souterrain où il dort; de là son prochain réveil, et le cri de guerre qu'il va pousser, après sept ans de servitude et de silence, c'est-à-dire, chose bien remarquable! précisément sept ans après la mort de Lez-Breiz et la soumission de la Bretagne (818), l'année même (825) où un autre vicomte de Léon de sa famille, Gwlomarc'h, nouveau *soutien des Bretons*, nouveau Lez-Breiz, appela son pays aux armes, recommença plus vivement que jamais la guerre contre l'étranger.

Le poème, dont cette importante circonstance fixe la date au moment où l'insurrection éclata, jouit à son apparition d'une telle popularité, qu'il passa dans le pays de Galles. Chanté d'abord, comme en Bretagne, il fut, avec le temps, remanié en prose par les Bretons d'outre-mer, et nous en retrouvons le début sous cette forme dans un de leurs contes nationaux, écrit au onzième siècle. Le voici tel que le donne l'écrivain gallois; mais toute poésie, toute naïveté, tous les détails charmants de l'original, la forme même, si dramatique et si piquante, ont complètement disparu dans son récit terne et sans vie, qui n'est qu'un résumé, du reste. J'ai déjà

eu occasion de le remarquer ailleurs¹, cette dégradation est moins l'œuvre du temps que du changement de pays, car la tradition est encore vivante et fleurie, au bout de neuf siècles, de ce côté-ci du détroit, où elle a de profondes racines dans les souvenirs nationaux. L'absence de racines semblables a conduit les Gallois à user d'un singulier moyen pour y suppléer : ils l'ont greffée sur une de leurs tiges traditionnelles et populaires, attribuant à un des héros du pays de Galles nommé Pérédur, l'histoire de Lez-Breiz enfant.

« Un jour on aperçut trois chevaliers chevauchant par le chemin charretier, le long de la forêt...

« — Ma mère, demanda l'enfant, qu'est-ce que ceux-ci ?

« — Ce sont des anges, mon fils, dit-elle.

« — Par ma foi ! dit l'enfant, je veux devenir ange comme eux. —

« Et il se dirigea vers eux, et il les joignit.

« — Dis-moi, chère âme, lui demanda un des cavaliers, as-tu vu passer un chevalier, aujourd'hui ou hier ?

« — Je ne sais, répondit-il, ce que c'est qu'un chevalier.

« — Quelqu'un comme moi, dit l'homme de guerre.

« — Si tu veux répondre à la question que je vais te faire, je répondrai à celle que tu m'as faite.

« — Très-volontiers, dit le chevalier.

« — Qu'est-ce donc que ceci ? demanda l'enfant, en montrant la selle.

« — C'est une selle, — répondit le guerrier.

« Alors l'enfant l'interrogea sur chaque partie de l'armure des chevaliers et des chevaux, et sur l'usage qu'on en faisait, et sur la manière de s'en servir. Et quand l'homme de guerre lui eut tout montré, et qu'il lui eut appris à quoi servait chaque objet :

« — Va toujours, lui dit l'enfant : j'ai vu quelqu'un comme tu en cherches un ; et je veux te suivre. —

« Alors il revint vers sa mère, et lui dit : — Mère, ce n'étaient pas des anges, mais des chevaliers ordonnés. —

« A ces mots, la mère tomba pâmée comme morte. Et son fils se rendit à l'écurie où étaient les chevaux qui charriaient le bois de chauffage et qui portaient les vivres de la ville en ces lieux déserts ; et il y prit un cheval bai débarné, le meilleur qu'il trouva, et d'un sac il se fit une selle, et avec des branches tordues il imita les

¹ *Contes populaires des anciens Bretons*, t. II, p. 206.

barnais qu'il avait vus sur les chevaux des chevaliers; puis il retourna vers sa mère.

« Cependant la dame avait recouvré l'usage de ses sens. — Quoi! mon fils, lui dit-elle, est-ce que tu voudrais chevaucher? — Oui, avec votre permission, ma mère. — Alors il faut que je te donne des conseils avant que tu partes. —

« Quand elle eut fini de parler, l'enfant enfourcha son cheval, et, prenant dans sa main une poignée de dards, il partit. »

On voit que le conteur gallois a fait subir aux mœurs du jeune Breton le même changement qu'à la forme de l'œuvre originale; les unes, à ce qu'il parait, lui semblaient surannées, peut-être grossières, comme l'autre. Son héros est plus civilisé que celui du poète populaire. Il ne prend pas la fuite, en vrai petit sauvage, sans dire adieu à sa mère; il l'embrasse, au contraire; il reçoit ses conseils, il part avec son agrément. Le poème, dans le remaniement gallois, gagne donc en culture morale, fruit d'une civilisation supérieure, ce qu'il perd en forme primitive et naïve. Cette culture est encore plus développée et plus sensible aux douzième et treizième siècles, époque où il acquit par toute l'Europe une telle popularité, que Chrétien de Troyes, en France, et Wolfram d'Eschenbach, en Allemagne, s'en approprièrent des morceaux, qu'ils placèrent dans deux de leurs romans calqués sur le conte gallois dont nous venons de citer un fragment. Le départ du jeune Lez-Breiz, et son retour au manoir de sa mère, furent les chants qui fixèrent surtout leur attention. J'ai déjà publié le premier¹, d'après Chrétien de Troyes; le second est encore inédit, et mérite d'être reproduit: mais l'amplification du trouvère français n'ayant pas moins de deux cent soixante-dix vers, tandis que l'original en a seulement cinquante, je me permettrai de l'abrèger.

Après avoir raconté l'arrivée du chevalier, dont il change le nom en Perceval, comme les Gallois l'avaient changé en Peredur, et comme les Allemands le changèrent en Parcival, selon l'usage habituel des romanciers du moyen âge, il rend de la manière suivante la reconnaissance du frère et de la sœur:

Hors d'une belle chambre vint
Une moult très-gente pucèle *

¹ *Contes populaires des anciens Bretons*, t. II, p. 267.

Blanche, com' fleur de lys nouvelle
 Moult etait richement vetue :
 Est droit à Perceval venue.
 Par Dieu, le roi de majesté,
 L'a moult bonnement salué.
 Perceval son salut lui rent,
 Qui bien savait à escient
 Qu'elle etait sa germaine suer (sœur).
 Mais ne veut decouvrir son cuer (cœur)
 Mie, si tost, ainz (mais) veut attendre
 A demander et à entendre
 Combien a que mourut sa mère,
 Et s'il n'a mais (plus) ne suer ne frere,
 Oncle, parent ni autre ami.
 Assis se sont illec (là) andui (tous deux).
 La damoiselle a commandé
 A un keu (cuisinier) qu'il hast (hachât) la viande,
 Et puis à Perceval demande :
 — Sire, où géutes- (couchâtes) vous eumuit (cette nuit)?
 — Là ou n'eus guères de déduit (plaisir),
 Fait Perceval, en la foret. —
 La damoisele sans arret
 Commença des yeux à lermier (pleurer).
 Perceval la vit soupiner.
 Si lui dit : Qu'avez-vous, suer belle?
 — Sire, ce dit la damoiselle,
 Pour vous me souvient de mon frère
 Que ne vis destque (depuis que) petite ère (j'étais),
 Et ne sais s'il est vif ou mort,
 Mais en lui est tous mon confort ;
 Espérance ai qu'encor le voie.
 Je ne sais que plus en diroie ;
 Mais quand vois aucun chevalier,
 Si ne me peut le cœur changer
 Ni muer qu'il ne m'attendrie.
 — Certes, fait Perceval, amie,
 Nul hom' ne s'en doit merveiller (étonner) ;
 Mais or me dites, sans tarder,
 Si vous serour (sœur) ni frère avez,
 Plus que celui que dit avez.

482

— Certes, fait-elle, biau doux sire,
 Bien vous en cuit (dois) la verté (vérité) dire :
 Je n'ai plus frère ni serour
 J'en ai au cœur moult grand irour (chagrin),
 Pour ce que suis seule en ce bois.
 Bien dix ans (il y) a et quatre mois
 Qu'il advint que mon frère ala
 En cèle grant foret de là.....
 A la cour du roi s'en ala;
 Ne sais comment il exploita (agit);
 Onques puis n'en ai ouï parler.
 Quand de céans le vit aler
 Ma mère si chaït (tomba) pamée;
 De deuil fut morte (mourut) et afinée. —
 Alors a Perceval pleuré;
 Elle le prit à regarder,
 Si lui vit la couleur muer (changer)
 Et à larmes faire la trace
 Qui lui courent aval (au bas de) la face.
 Si lui a dit : Parfoi, biau sire,
 Si votre nom me voulez dire,
 Sachiez que volontiers l'ouïrais.
 Perceval dit : Je ne saurais
 Mon nom céler (cacher), ma douce suer.

Grand pièce (longtemps) après a repondu.
 — Suer, fait-il, en baptême fu
 Par nom Perceval appelé. —
 Quand elle ouït qu'il s'est nommé,
 Si (elle) fut si ebahie et prise
 Qu'à qui lui donât toute (la) Frise,
 Elle n'aurait pu mot sonner (dire).
 Perceval la vet (va) acoler (embrasser),
 Et lui dit qu'il était son frère,
 Et que pour lui morte iert (était) sa mère.
 Quand elle l'entend, si (elle) le baise,
 Nule rien n'a qui lui deplaise,
 Mais moult grande joie s'entrefont.

¹ *Li romans de Perceval, par Chrestiens de Troyes, manuscrit de la Bibliothèque royale. Cangé, n° 7556.*

Le plagiat est trop évident pour qu'il soit nécessaire d'insister. Le trouvère français du douzième siècle n'est pas plus heureux que ne l'a été le conteur gallois du onzième; il ne fait, comme lui, qu'une plate copie d'un modèle original et charmant. Les ornements dont il charge ce modèle sont de mauvais goût et manquent de naturel. Pour n'en citer qu'une preuve, tandis que le poète populaire représente la sœur du chevalier, de retour, comme une pauvre orpheline, passant les jours et les nuits à pleurer et à attendre son frère; tandis qu'il ne lui donne pour compagne et pour servante qu'une vieille nourrice aveugle, qu'il ne la pare point de beaux habits menteurs, qu'il lui fait habiter un manoir, en ruines comme sa fortune, au seuil duquel croissent l'ortie et les ronces et couronné de lierre; le trouvère la peint richement vêtue, fraîche comme un lis, dans une belle chambre, au milieu de valets nombreux et donnant des ordres à son cuisinier. Les paroles que l'original met dans la bouche de la jeune fille sont aussi bien plus naturelles et bien plus touchantes. « Je n'ai pas de frère sur la terre; dans le ciel, je ne dis pas, » est un trait plein de délicatesse et de sensibilité; le copiste l'a négligé, sans doute comme vulgaire. Ce fauteuil maternel, vide, au coin du foyer; cette croix consolatrice, détails charmants, mais surtout cette question si pathétique de la jeune fille au chevalier qu'elle voit pleurer lorsqu'elle lui parle de sa mère : « Votre mère, l'auriez-vous aussi perdue, quand vous pleurez en m'écoutant? » tout cela manque dans l'imitation; en revanche, l'auteur se garde bien d'omettre la circonstance précise et banale des dix ans, terme depuis lequel le chevalier a quitté le manoir; il croit même devoir y ajouter quelques mois. L'amplificateur allemand, venu le dernier, est encore plus lourd, plus traînant et plus monotone.

Ce n'est pas, au reste, la seule fois que les étrangers ont gâté, en y portant la main, les traditions de la Bretagne; nous en verrons d'autres exemples. On dirait qu'il en est des souvenirs nationaux comme de ces plantes délicates qui ne peuvent vivre et fleurir qu'aux lieux où elles ont vu le jour.

Il était réservé à un poète breton et français de notre temps de venger l'injure faite au vieux barde armoricain, et de montrer comment on peut faire passer un poème d'une langue dans une autre sans lui ôter son caractère et son originalité; l'auteur de *Marie* a traduit le fragment de *Lez-Breiz* que j'ai précédemment publié, et il a le projet de traduire le reste de la pièce. Le fragment

dont je parle et quelques vers des autres me furent chantés, pour la première fois, par une vieille femme, appelée Marie Koateffer, qui habite au milieu du bois du Ruskek, dans la paroisse de Lokefret. J'ai complété le poème au moyen de différentes versions dont je suis redevable à M. Victor Villiers de l'Isle-Adam, à M. de Penguern, à une paysanne de la paroisse de Trégourez, nommée Naïk de Follezou, et à plusieurs autres habitants des montagnes d'Arez.

— 10 —

XII.

LEZ-BREIZ.

Marziale.

MAN.

Pa oa potr Lez - Breiz e

PIANO.

ti he vamm, En de - fa bet

eur pe - dez est - lamm, En -

- 11 -

- de - - fa bet eur pe - dez est - lamm.

Musical score for the first piece, featuring a vocal line and piano accompaniment. The key signature has one sharp (F#) and the time signature is 2/4. The lyrics are: - de - - fa bet eur pe - dez est - lamm.

XIII.

DROUK-KINNIG NEUMENOIOU.

Andante.

Ann aour ieo - ten a zo falc'h - et; Bru
men - ni rak - tal en deuz gret. — Ar - gad! — Bru
men - ni rak - tal en deuz gret.

Musical score for the second piece, featuring a vocal line. The key signature has two flats (Bb, Eb) and the time signature is 2/4. The lyrics are: Ann aour ieo - ten a zo falc'h - et; Bru men - ni rak - tal en deuz gret. — Ar - gad! — Bru men - ni rak - tal en deuz gret.

XIV.

ALAN-AL-LOUARN.

Allegro ma non troppo.

Al lou-arn bar - veg a glip, glip, glip, glip,

Musical score for the third piece, featuring a vocal line. The key signature has two flats (Bb, Eb) and the time signature is 6/8. The lyrics are: Al lou-arn bar - veg a glip, glip, glip, glip,